

—La paix est faite, cria-t-il, ne vous en déplaît, maître Berthoud.

—Encore une fausse joie, répartit le menuisier.

—Je l'affirme, la dépêche est à la gare, et tout le monde peut la lire.

—Et à quelles conditions ? demanda Gaston, pâle comme un cadavre.

—La France paiera cinq milliards et cède l'Alsace et la Lorraine.

—Malédiction !... cria M. de Vaunaye en se couvrant la figure de ses mains.

—Tiens, qu'est-ce qu'il vous prend donc, camarade ? ajouta Bruck en lançant un regard haineux à son compagnon d'atelier. Frantz Raab serait-il par hasard un ennemi de l'Allemagne et un ami des Français ?

—Quand cela serait, répliqua maître Berthoud, qu'as-tu à y voir, chacun n'est-il plus maître de ses sympathies comme de ses sentiments ? Tu disais donc ?

—Que nous sommes vainqueurs sur toute la ligne, et la plus grande nation du monde.

En disant ces mots, Bruck ne perdait pas de vue Frantz Raab. Celui-ci, malgré son énergie peu commune, ne pouvait parvenir à maîtriser son émotion ; un tremblement nerveux agitaient tout son être ; une larme qu'il refoulait sans cesse venait de couler malgré tout sur sa joue.

Bruck avait tout vu ; mais en homme habile il ne fit aucune remarque.

—Oui, répéta-t-il avec une joie débordante, l'Allemagne est victorieuse et les vrais patriotes illumineront ce soir. Combien mettez-vous de lampions à vos fenêtres, patron ?

—Autant qu'il me plaira, Bruck ; je n'ai pas de compte à te rendre, il me semble.

—Aujourd'hui, tout est en l'air à Offenbourg, les ateliers ferment, les tavernes se remplissent ; on rit, on boit, on chante, c'est jour de fête pour la patrie allemande ; on oublie presque qu'un prisonnier de guerre s'est enfui ces jours derniers de notre cité ; mais comme il est activement recherché, il sera bientôt pris.

—Un prisonnier de guerre ? interrogea maître Berthoud.

—Certainement, répartit Bruck, un Français, évadé de Francfort, Gaston de Vaunaye, happé dans le train se dirigeant sur Bâle, malgré son accoutrement de brocanteur juif. Depuis huit jours on ne parle que de sa fugue. Toutes les frontières sont surveillées, ce n'est plus qu'une affaire de temps. Celui-là, son compte sera vite réglé, quoiqu'il y ait un armistice entre les belligérants.

En lançant cette tirade, Bruck n'avait pas quitté du regard Frantz Raab. Redevenu maître de lui-même, celui-ci n'avait pas sourcillé, et, tout entier à la saignante blessure que son cœur de patriote avait reçue en apprenant la fatale nouvelle, il avait paru ne faire aucune attention à la révélation de Bruck.

Il n'en avait pas été de même pour dame Catherine. Aux dernières paroles de l'ouvrier, une angoisse s'était peinte sur ses traits ; elle avait joint les mains et levé les yeux vers le ciel, en signe de détresse, et s'était réfugiée dans la pièce du fond à demi-morte de frayeur.

Ce mouvement extraordinaire n'avait point échappé à Bruck ; sa façon de ne fit que s'en accroître.

—Nous donnez-vous congé cet après-midi, patron ? reprit Bruck ; si tout le monde se réjouit, votre atelier ne peut faire exception.

—Volontiers.

—J'invite Frantz à venir avec moi ; nous viderons quelques pintes de bière mousseuse et nous trinquerons au succès des armées allemandes.

—Je vous remercie, Bruck, répondit Gaston ; je hante peu les tavernes, et je vais employer le repos que maître Berthoud nous accorde pour écrire à ma famille.

—Je m'en doutais, pensa le compagnon Bruck. Attends un peu, camarade, avant que le coq chante à l'aurore de demain, j'en vais savoir plus long que tu ne penses sur ton compte.

—Dans ce cas, reprit-il, bonne chance ; je vais célébrer notre triomphe avec d'autres ; la compagnie sera nombreuse.

Bruck sortit.

—Maître Berthoud, dit M. de Vaunaye, je n'ai plus une heure à perdre : l'éveil est donné ; Bruck se doute de quelque chose ; avant que ce doute devienne une certitude, je tiens à m'éloigner.

—Pourquoi cette crainte ?

—Parce que mon refus d'accompagner au cabaret votre employé l'a froissé ; parce qu'il peut soupçonner que je suis Français, et même que je suis le prisonnier de guerre recherché.

—C'est vrai, dit dame Catherine ; je l'ai bien vu au ton qu'il a pris vis-à-vis de nous.

—Mieux vaut donc que je vous débarrasse de ma présence ; je ne me pardonnerais pas d'avoir mis votre maison en suspicion.

—Bah ! que voulez-vous qu'il m'arrive ? Dans un an, je compte revenir en Suisse, et y vivre de mes modestes économies ; au pis

aller, je pourrais le faire dès aujourd'hui ; il n'y a donc point péril en la demeure. Songeons à vous-même : où voulez-vous aller ? Toutes les routes sont gardées et les frontières également ; vous n'aurez pas fait trois lieues que vous serez entre les mains de la soldatesque et peut-être fusillé sur place.

—Peu importe ; j'aurai du moins préservé votre demeure.

—Mais elle ne court aucun danger ; tout le monde ignore qui vous êtes.

—Bruck s'en doute, et il peut me dénoncer.

—Jamais ; il y a cinq ans que ce garçon travaille dans mon atelier et je le crois incapable d'une lâcheté.

—Qui sait ? murmura dame Catherine.

—J'en réponds, répartit maître Berthoud ; à mon avis, le mieux est donc d'attendre une occasion favorable pour gagner Bâle ; puisque l'armistice est signé, ce moment ne saurait tarder.

—Je reste, alors, dit M. de Vaunaye, mais la mort dans l'âme, tant je crains que votre bienveillante hospitalité ne vous cause du préjudice.

Le maître-menuisier prit les mains de Gaston dans les siennes, les pressa amicalement et murmura à voix basse :

—Vive la France !... et à la grâce de Dieu !

XXVII

Ainsi que l'avait annoncé Bruck, en quittant l'atelier, la petite ville d'Offenbourg avait été joyeuse et agitée pendant la soirée et la nuit ; les brasseries s'étaient tout à coup remplies de consommateurs ; pour quelques-uns qui partaient, il en arrivait d'autres ; la conversation roulait, naturellement, sur les hauts faits de l'armée allemande, et comme rien n'altère plus que le discours, des flots de bière à peine tombée dans les chopes, disparaissaient dans ces gosiers altérés avec un entrain remarquable.

Les chants en chœur donnaient bien un moment de répit aux buveurs ; mais le morceau terminé, la beuverie recommençait avec une ardeur nouvelle, et, les têtes surexcitées, comme les esprits, commençaient à divaguer d'une façon insolite.

Bruck avait très copieusement fêté la victoire ; bon nombre de brasseries avaient reçu sa visite, et dans chacune d'elles, les libations n'avaient fait qu'augmenter. Vers huit heures du soir, le compagnon menuisier se trouvait dans une hôtellerie près de la gare, et malgré les fumées de l'alcool, commençant à épaissir ses idées, il pérorait encore au milieu de soldats de la *landwehr* qui étaient de garde au poste voisin.

—Oui, répétait Bruck, nos troupes ont fait merveille, et je propose de boire à leurs succès.

—Buvons ! crièrent ensemble les soldats.

—Encore une tournée en l'honneur du *Kaiser Wilhelm*.

—Hoch ! hoch ! cria plus fort le clan des buveurs.

—Bruck, mon ami, poursuivit l'un d'eux, l'heure est venue pour toi de ne plus boire, sinon tu vas rouler sous la table.

—Je suis solide sur mes jambes.

—Mais ta tête s'alourdit.

—Et tes idées s'embrouillent, ajouta un troisième.

—Mes idées ? répéta en balbutiant le compagnon menuisier, je les ai plus nettes que les vôtres, Messieurs les militaires ; et je ne me laisse pas rouler par un prisonnier de guerre, comme vous l'avez été, il y a huit jours, au poste de la gare.

—Ohé ! Bruck, tu te fâches ?

—Non pas, répliqua l'ouvrier de maître Berthoud, de plus en plus gris, on ne se fâche pas un jour de fête : seulement, il ne faut pas me chicaner sur mes idées, elles valent les vôtres, elles sont meilleures même, puisque, malgré votre police aux abois de vos rondes militaires, depuis une semaine, vous n'avez pu retrouver le prisonnier, tandis que, enfin... suffit.

—Achève donc, dit vivement un sous-officier d'infanterie, qui avait écouté attentivement la conversation en fumant sa longue pipe d'ébène.

—Je n'ai rien à dire, répartit Bruck.

—Parce que tu ne sais rien, ivrogne, ajouta brutalement le sous-officier.

—Assurément, clamèrent les soldats en riant ; il voit double, ce pauvre Bruck ; il a rêvé de l'évasion du Français, et il se figure l'avoir retrouvé. Va te coucher, tu n'as plus ta raison.

—Je veux boire, grommela Bruck, en frappant du poing sur la table ; j'irai me coucher quand il me plaira, c'est mon affaire ; quant à vous, puisque vous parlez de la sorte, vous ne saurez rien.

—Bruck a raison, répartit le sous-officier qui voyait s'évanouir la chance de savoir le fin mot de la révélation entrevue ; qu'on lui donne à boire et laissez-le tranquille ; c'est moi qui paie.

—Voilà du patriotisme, prononça, non sans difficulté, le compagnon menuisier, et j'aime les patriotes, moi.

Les verres furent remplis et vidés, Bruck ne tenait plus debout.

—Allons, camarade, dit le sous-officier en le prenant sous le bras, partons ; je vais te faire goûter d'une liqueur que les nôtres ont